



**HAL**  
open science

**“ Les revenants de la Révolution : rumeurs et mises en scène de la survie de révolutionnaires défunts et de la mort de révolutionnaires vivants (années 1790-années 1830)**

Côme Simien

► **To cite this version:**

Côme Simien. “ Les revenants de la Révolution : rumeurs et mises en scène de la survie de révolutionnaires défunts et de la mort de révolutionnaires vivants (années 1790-années 1830). dans Michel Biard, Jean-Numa Ducange, Jean-Yves Frétigné (dir.). Mourir en révolutionnaire, XVIIIe-XXe siècle, Société des études robespierristes, pp.107-118, 2021, 978-2-908327-94-6. hal-03944366

**HAL Id: hal-03944366**

**<https://paris1.hal.science/hal-03944366>**

Submitted on 18 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« Les revenants de la Révolution : rumeurs et mises en scène de la survie de révolutionnaires défunts et de la mort de révolutionnaires vivants (années 1790-années 1830) »**

Côme SIMIEN  
Université Paris 1-Panthéon Sorbonne  
IHMC-IHRF

« On raconte que le peuple des faubourgs refusera de croire à sa mort treize ans plus tard. Dans les gargotes de Belleville et des Porcherons, les bavards fabulent : Rossignol s'est échappé des Comores, il est à la tête d'un peuple sombre, indompté, tout là-bas en Afrique. Il survécut ainsi dans les mémoires »<sup>1</sup>. C'est en lisant ces lignes du *14 juillet* d'Eric Vuillard qu'est née l'enquête dont il sera question ici. On connaissait les « on dit » d'inspiration contre-révolutionnaire sur la survie d'un Louis XVII<sup>2</sup>, par exemple, mais qu'était-ce donc, à l'opposé, que ce bruit de la survie d'un « vainqueur de la Bastille » pourtant défunt ? Invention romanesque ou rumeur historique avérée à propos de Rossignol, ce natif du faubourg Saint-Antoine, figure archétypale du *minores*<sup>3</sup> élevé aux plus hautes responsabilités par une Révolution qui changea irrémédiablement le cours de sa vie, lui l'ancien compagnon orfèvre devenu général en chef des armées de l'Ouest en l'an II<sup>4</sup> ? Proche d'Hébert et des Cordeliers, on sait que Rossignol fut destitué de ses fonctions au printemps 1794. Il n'abdiqua cependant jamais, ni la cause sans-culotte, ni le radicalisme révolutionnaire, malgré les séjours réguliers que les Thermidoriens lui firent faire en prison (après la chute de Robespierre, après les journées de Prairial). Ainsi le vit-on évoluer d'abord aux côtés des babouvistes puis, plus tard, au sein de la mouvance néo-jacobine. Il fut finalement déporté au lendemain de l'attentat manqué de la rue Saint-Nicaise, en l'an IX, et mourut aux Comores, dès avril 1802, à l'âge de quarante-deux ans, frappé par la maladie.

Pourtant, dit le romancier, la rumeur de sa survie aurait couru le faubourg Saint-Antoine. De ce bruit, hélas, on ne retrouve plus guère de traces aujourd'hui, sinon une marque des plus ténues, dans la préface des *Mémoires* de Rossignol que fit éditer Victor Barrucand en 1896<sup>5</sup>. Et, au vrai, celui-ci ne se montrait guère loquace : « le peuple refusa de croire à la mort de son héros ». Rien de plus. Un long roman, en quatre volumes, attribué au proluxe Ménégaux et publié en 1817 (*Le Robinson du faubourg Saint-Antoine*<sup>6</sup>), glosait en revanche interminablement sur la survie du révolutionnaire, narrant sa fuite des Comores puis son installation en Afrique, au milieu de peuplades sauvages dont il prit bientôt la tête dans le cadre d'une République qu'il aurait lui-même fondée. La fiction fit ainsi de Rossignol un

---

<sup>1</sup> Eric Vuillard, *14 juillet*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 118

<sup>2</sup> Paul Chopelin et alii, *Heurs et malheurs de Louis XVII. Arrêt sur images*, Gand, Snoeck, 2018.

<sup>3</sup> Selon l'expression de Michel Vovelle, *Théodore Desorgues ou la désorganisation, 1763-1808*, Paris, Le Seuil, 1985.

<sup>4</sup> Raymonde Monnier, « Rossignol, Jean Antoine », in Albert Soboul (dir.), *Dictionnaire historiques de la Révolution française*, Paris, PUF, 2006 (rééd.), p. 937. Antoine de Baecque, (éd.), *Vie de Jean Rossignol, vainqueur de la Bastille*, Paris, Mercure de France, 2011.

<sup>5</sup> Victor Barrucand (éd.), *La vie véritable du citoyen Jean Rossignol*, Paris, Plon, 1896, p. XI.

<sup>6</sup> *Le Robinson du faubourg Saint-Antoine ; ou relation des aventures du général Rossignol et de M.A.C.\*\*\*, son secrétaire, déportés en Afrique à l'époque du 3 nivôse*, Paris, Ménégaux et Desenne, fils, 1817, 4 vol.

« revenant » de la Révolution. Il ne fut pas, en cela, un cas isolé, quoiqu'il faille préciser aussitôt que semblable destinée posthume ne fut pas non plus extrêmement courante, et qu'elle ne prit que plus rarement encore la forme romanesque. Napoléon Bonaparte, dont on cria un peu partout la survie en 1822-1823, en évoquant le retour du « général Malmort », constitue un cas autrement plus fameux de mort-vivant dont le parcours avait été bouleversé par la Révolution<sup>7</sup>. Alessandro Galante Garrone, en 1959, avait quant à lui mis à jour l'existence de rumeurs de retour concernant les figures de Gilbert Romme et de Goujon, tous deux parmi les « derniers montagnards »<sup>8</sup>, tous deux « martyrs de prairial »<sup>9</sup>, morts suicidés en juin 1795<sup>10</sup>. Pourtant, Paris bruisse de la nouvelle de leur survie dès 1796 : sauvés par des amis patriotes, Romme aurait d'abord été conduit en lieu sûr, avant de rejoindre la Russie. D'évidence, ce « on dit » ne convainc pas tout le monde<sup>11</sup>. Il fut en revanche suffisamment fort et durable pour être enregistré encore en 1816 dans la *Petite biographie conventionnelle* (« on a fait ensuite un roman sur son retour à la vie »)<sup>12</sup>, puis par les auteurs de la *Biographie nouvelle des contemporains* en 1827<sup>13</sup>. Et si les auteurs de la notice « Romme » de ce dictionnaire précisent que ce « bruit ne s'est point confirmé » par la suite, ils se gardent bien de conclure avec trop de fermeté sur sa mort, se contentant de remarquer que nul ne l'a encore revu à ce jour. Il en va de même pour Goujon, très tardivement encore. Comme le remarque Michel Biard, l'auteur de la *Lanterne magique politique de 1793* omet, en 1848, de signaler sa mort<sup>14</sup>. Plus brièvement, des habitants du Gers crurent pouvoir affirmer, durant l'été 1816, le retour d'exil des régicides Barbeau-Dubarran et Maribon-Montaut, alors que le premier était mort depuis quelques semaines à Lausanne<sup>15</sup>. La rumeur fut si convaincante, l'espace d'un instant, que le préfet du Gers déclara au ministre de la Police générale ne pas prendre à la légère cette information et se tenir prêt à fouiller le domicile de l'ancien conventionnel, dans la perspective de l'y débusquer.

En sens inverse, les cas de révolutionnaires bien vivants mais dont l'annonce du décès circula pourtant, tous ceux qu'on enterra en discours avant leur mort, furent légion. Ainsi de Bonaparte, encore, dont la mort, ensuite démentie, avait été plusieurs fois annoncée avant 1821, parfois sous l'effet de rumeurs spontanées<sup>16</sup>, parfois intentionnellement, avec

---

<sup>7</sup> Bernard Ménéger, *Les Napoléon du peuple*, Paris, Aubier, 1988, p. 27-33.

<sup>8</sup> Françoise Brunel, « Pourquoi ces "six" parmi les "derniers montagnards" », in *AHRF*, 1996, vol. 304, p. 401-413.

<sup>9</sup> Françoise Brunel et Sylvain Goujon, *Les Martyrs de Prairial*, Genève, Georg Éditeur, 1992.

<sup>10</sup> Alessandro Galante Garrone, *Gilbert Romme. Histoire d'un révolutionnaire, 1750-1795*, Paris, Flammarion, 1971 (pour la traduction française), p. 403-406.

<sup>11</sup> Tissot, témoin des événements de prairial an III et beau-frère de Goujon, duquel il célèbre les mânes, en l'an VIII, n'y croit d'évidence pas un seul instant : *Souvenirs de la journée du 1<sup>er</sup> prairial*, Paris, Daunier libraire, an VIII, p. 159-163.

<sup>12</sup> *Petite biographie conventionnelle, ou tableau moral et raisonné des sept cent quarante-neuf députés qui composaient l'assemblée dite de la Convention*, Paris, Eymery-Delaunay, 1816, p. 267.

<sup>13</sup> *Biographie nouvelle des contemporains*, vol. 18, Paris, Dufour-Ledentu, 1827, p. 202-203.

<sup>14</sup> Michel Biard, « Tourne, tourne, la "Lanterne magique de 1793" », in François Antoine, Michel Biard, Philippe Bourdin, Hervé Leuwers et Côme Simien (dir.), *Déportations et exils des Conventionnels*, Paris, Société des Études robespierristes, 2018, p. 254.

<sup>15</sup> AN F<sup>7</sup>6709, Lettre du préfet du Gers au ministre de la police, 31 juillet 1816 et réponse du ministre, 8 août 1816.

<sup>16</sup> Bernard Ménéger, *op. cit.*, p. 27-33.

d'évidentes arrière-pensées politiques<sup>17</sup>. Ainsi, également, du conventionnel girondin Meillan, déclaré hors la loi en juillet 1793. Parvenant à fuir Paris, il traversa l'an II dans la clandestinité. Dans ses *Mémoires*, et par-delà les inévitables déformations liées au temps qui passe et à la tentation d'héroïser ses déboires du temps de « la Terreur », il note que le bruit de sa mort se répandit à Bayonne, sa terre natale, une mort, ajoute-t-il, « regardée comme certaine par les gens qui sont censés être les mieux instruits de cette sorte d'événements »<sup>18</sup>. Ainsi, encore, de Monestier, fils du maire de Clermont-Ferrand et neveu du conventionnel du même nom, engagé dans les armées républicaines en Vendée malgré son jeune âge, et dont un citoyen revenant de Paris, en août 1793, annonça à tort le décès, à Clermont-Ferrand, dans un témoignage l'élevant au rang de Bara auvergnat (tombé aux mains des Vendéens, il aurait crié « Vive la République » au lieu du « Vive Louis XVII » attendu de lui et mourut)<sup>19</sup>. Ainsi, enfin, beaucoup plus tard, de Lakanal : le révolutionnaire ariégeois, bien vivant depuis son exil américain, fut annoncé mort par deux fois au moins, par la presse, au cours des années 1830<sup>20</sup>.

C'est, de la sorte, tout un trouble sur la vie et la mort des acteurs de la Révolution qui se dévoile, et il ne serait qu'anecdotique, au fond, si nombre de ces doutes n'avait revêtu une dimension politique fondamentale, celle de la perpétuation du combat révolutionnaire au temps où la République n'était pas encore vaincue, puis celle de la circulation et de la transmission de la mémoire révolutionnaire au temps des monarchies restaurées et de la « République souterraine »<sup>21</sup>. Le propos qui suit s'efforcera d'interroger ces enjeux, sans jamais prétendre à l'exhaustivité, tant pister ces morts qui n'en sont pas et ces vivants qui ne sont plus est chose ardue. À l'aide de biographies, d'archives de la surveillance administrative et policière, de journaux, de romans ou de *Mémoires* glanés ici ou là, nous entreprendrons seulement d'ouvrir quelques pistes de réflexions pour l'avenir.

### ***Comment devient-on un mort-vivant de la Révolution ?***

Les pré-conditions nécessaires (mais non suffisantes) pour que la vie ou la mort d'un révolutionnaire prêtent à confusion et nourrissent un récit erroné à forte teneur politique semblent être doubles. La première est évidemment que l'individu concerné ait été une figure étroitement associée, dans les imaginaires, au nouvel ordre des choses. À cet égard, il est raisonnable de penser que plus la renommée de la personne était grande, plus l'échelle de circulation de la rumeur de sa survie ou de sa mort eut de l'écho. C'est bien sûr le cas pour

---

<sup>17</sup> Thierry Lentz, *La Conspiration du général Malet : 23 octobre 1812. Premier ébranlement du trône de Napoléon*, Paris, Perrin, 2012.

<sup>18</sup> Arnaud-Jean Meillan, *Mémoire de Meillan*, Paris, Baudouin Frères, 1823, p. 162-163.

<sup>19</sup> Philippe Bourdin, *Des lieux, des mots, les révolutionnaires. Le Puy-de-Dôme entre 1789 et 1799*, Clermont-Fd, IEMC, 1995, p. 382.

<sup>20</sup> Nous remercions Olivier Bedoin pour ces informations recueillies dans le cadre de son travail de Master sur la mort des conventionnels sous la Monarchie de Juillet (dir. Vincent Robert, Paris 1) : en 1832, une première fois, on avait cru Lakanal mort. Son décès fut de nouveau annoncé par *Le Constitutionnel* du 22 mars 1836 (n°82), puis la *Gazette nationale* du lendemain (n°83).

<sup>21</sup> Alan B. Spitzer, « La république souterraine », in François Furet et Mona Ozouf (dir.), *Le siècle de l'avènement républicain*, Gallimard, 1993, p. 345-369.

Bonaparte, dont les bruits relatifs à son retour circulèrent dans toute la France<sup>22</sup>. Mais c'est aussi le cas pour Gilbert Romme : sans doute parce que l'annonce de son retour est née à Paris, où Romme résidait depuis 1791 et où sa conduite inflexible, au printemps 1795, assura sa durable renommée parmi les milieux patriotes, cette annonce fut reprise par la presse et l'édition<sup>23</sup>. Elle circula dès lors dans toute la République, comme en témoigne le trouble profond dans lequel ces nouvelles jetèrent bientôt sa famille et ses amis restés en Auvergne<sup>24</sup>. Proches, parents, amis et tous ceux qui l'avaient accompagné un temps dans les combats de la cause révolutionnaire se mirent à en parler dans leurs lettres, augmentant d'autant l'échelle de circulation d'une rumeur qui, de proche en proche, finit par gagner aussi bien la Suisse que la lointaine Russie, où l'on disait Romme réfugié et où l'on adressa donc des lettres à son ancien élève, Pavel Stroganov, afin qu'il confirma sa survie<sup>25</sup>.

Dès lors que ces « on dit » concernent des individus de moindre renommée, la géographie des bruits qui nous intéressent ici se révèle être, en revanche, beaucoup plus cloisonnée. Et, au fond, cette spatialisation locale de la rumeur s'explique sans peine : pour ceux des révolutionnaires qui furent confrontés à une forme plus ou moins totale d'anonymat hors de leur pays natal, c'est d'abord là où résident parents, amis et compagnons de Révolution que la question de leur existence put devenir un sujet d'une passionnante actualité. Pour autant qu'il soit permis d'en juger, seule la ville de Bayonne fait de la mort du girondin Meillan un objet de discussion, de même que seuls les patriotes clermontois s'indignent de la mort héroïque du fils du maire, sous le joug des « brigands » vendéens. Songeons encore à Barbeau-Dubarran. C'est dans son Gers natal, et là seulement, que circule la nouvelle de son retour imminent, dans un département où il était devenu très tôt et durablement l'une des principales incarnations de la Révolution : élu procureur général syndic du département en 1791, puis député à la Convention et enfin président du tribunal criminel du Gers en l'an VI, il fut de nouveau porté à la députation au moment des Cents Jours<sup>26</sup>, ce « vol de l'Aigle » qui ramena avec lui, le temps d'un printemps, le souvenir et les engagements de la Révolution<sup>27</sup>.

Il est cependant une deuxième condition sans laquelle nul individu ne semble pouvoir devenir un mort-vivant de la Révolution : que sa mort ait été frappée d'une forme d'*invisibilité*<sup>28</sup>. À ce jour, nous n'avons trouvé trace d'aucune rumeur relative à la survie de révolutionnaires dont la mort fut publique ou les cadavres vus par de trop nombreux témoins

---

<sup>22</sup> Bernard Ménéger, *op. cit.*, p. 27-33.

<sup>23</sup> Or, le marché de la presse est devenu national. Jeremy Popkin, *La Presse de la Révolution. Journaux et journalistes (1789-1799)*, Paris, Odile Jacob, 2011

<sup>24</sup> Alessandro Galante Garrone, *op. cit.*, p. 403-406. François Ploux note de fait que les rumeurs qui naissent à Paris sont d'ordinaire de celles qui connaissent la plus large circulation, *De bouche à oreille. Naissance et propagation des rumeurs dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 2003, p. 116.

<sup>25</sup> Alessandro Galante Garrone, *op. cit.*, p. 404-405.

<sup>26</sup> Gilbert Brégail, « Un Convention gersois : Barbeau-Dubarran », in *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 1952, p. 401-412.

<sup>27</sup> Emmanuel de Waresquiel, *L'histoire à rebrousse-poil. Les élites, la Restauration, la Révolution*, Paris, Fayard, 2005, p. 151-152. Robert S. Alexander, *Bonapartism and Revolutionary Tradition in France. The Fédérés of 1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

<sup>28</sup> Sur l'importance politique et sociale de la visibilité et de l'invisibilité : Jean-Noël Tardy, « Visibilité, invisibilités. Voir, faire voir, dissimuler », in *Hypothèses*, 2007-1, vol. 10, p. 15-24.

pour que le doute puisse s'installer<sup>29</sup>. Inversement, l'hypothèse d'un individu mal mort ou celle de la mort d'un homme bien vivant pouvait circuler quand les premiers étaient morts loin des places publiques et que les seconds vivaient isolés, à de nombreuses lieues de chez eux. C'est bien ce qui se produisit pour Rossignol, emporté par la maladie aux Comores, ou par Barbeau-Dubarran, mort en Suisse, sans que le Gers le sache encore. Dans le même sens, Lakanal, installé aux Etats-Unis au moment où l'on rapporte son décès à Paris, ou bien le fils Monestier, en Vendée lorsque l'Auvergne s'émeut sans raison de sa mort. Le cas de Romme et de Goujon illustre lui-même à bien des égards l'importance de l'invisibilité de la mort comme pré-condition de ces « on dit ». Pourquoi, en effet, la rumeur de survie concernait-elle ces deux « martyrs de prairial » et non pas tous ? Sans doute à cause d'une différence de taille entre leur mort et celle de Bourbotte, Duroy et Soubrany<sup>30</sup> : ayant succombé aux coups qu'ils s'étaient eux-mêmes portés dans leur cellule située sous la salle du tribunal, Romme et Goujon, contrairement aux autres, ne montèrent pas sur l'échafaud et ne connurent donc pas de mort véritablement *publique*<sup>31</sup>. La lettre d'un ami de Romme permet du reste de confirmer que l'impossibilité d'observer les corps joua un rôle décisif dans l'annonce de leur retour à la vie. Écoutons les arguments qui fondent cette croyance collective, tels qu'il les enregistre au printemps 1796<sup>32</sup>. Ceux qui partagent ce bruit, écrit-il, affirment qu'aussitôt le soi-disant suicide consommé, Romme et Goujon auraient été dissimulés par un tapis, sans qu'on permette à un chirurgien pourtant présent sur place de les examiner (celui-ci aurait simplement eu le temps de relever, voyant les mains des deux suicidés, qu'elles étaient étonnamment colorées pour des cadavres). Tel maquillage du décès s'explique sans peine, pense-t-on savoir, car Romme et Goujon aurait été entourés, au moment du geste fatal, par quelques partisans de la Révolution susceptibles de les sauver, à commencer par ces gendarmes qui n'ont mystérieusement rien fait pour retenir les conventionnels. Par ailleurs, le lendemain du décès supposé des deux martyrs, leurs deux cercueils auraient encore trainé sur le bord de la fosse du cimetière Monceau, sans avoir été mis en terre. Quarante-huit heures plus tard, un homme se serait présenté chez la mère de Goujon pour lui demander tout ce qu'il faut pour vêtir un homme. Enfin, on croit savoir que les parents de Goujon, gagnés par le doute, auraient tenté de soudoyer le fossoyeur du cimetière afin qu'il déterrasse les cercueils, de sorte qu'ils puissent s'assurer que Romme et Goujon s'y trouvaient bien. Ils auraient reçu de sa part une fin de non recevoir d'une étonnante inflexibilité. Comme tous les récits rumeurs, celui de la survie de Romme et de Goujon, joua d'abondance, on le mesure, du registre de la révélation et d'une vérité délibérément cachée au public<sup>33</sup>. Mais toutes ces explications, surtout, nous ramènent à un même point de départ : une mort qui n'aura pas été vue suffisamment pour convaincre tout un chacun.

---

<sup>29</sup> Parmi les très nombreuses rumeurs relatives à la mort de Marat, il est possible que des bruits de survie aient circulé, à chaud, à Paris. Mais outre qu'ils sont immédiatement minoritaires, ils ne survivent pas aux quelques heures d'incertitudes qui entourent l'assassinat, le soir du 13 juillet 1793, d'autant plus que le corps sera longuement exposé les jours suivants et le rapport d'autopsie publié. Guillaume Mazeau, *Le bain de l'histoire. Charlotte Corday et l'attentat contre Marat, 1793-2009*, Seyssel, Champ Vallon, 2009, p. 109-123.

<sup>30</sup> Reste le cas de Duquesnoy, mort en même temps que Romme et Goujon, mais non concerné par les rumeurs.

<sup>31</sup> Michel Biard, *La liberté ou la mort. Mourir en député, 1792-1795*, Paris, Tallandier, 2015, p. 143.

<sup>32</sup> Cité par Alessandro Galante Garrone, *op. cit.*, p. 402.

<sup>33</sup> Philippe Aldrin, « L'impensé social des rumeurs politiques. Sur l'approche dominocentrique du phénomène et son dépassement », in *Mots. Les langages du politique*, 2010, n°92, p. 23-24

## *Espérer la Révolution*

Démêler le sens de ces bruits, s'il en existe, suppose d'interroger tout en même temps les groupes parmi lesquels ils se cristallisèrent et les contextes dans lesquels ils survinrent. En tenant ensemble ces deux bouts de l'analyse et pour autant que les cas recensés permettent d'en rendre compte, les « on-dit » autour de la mort et de la vie des révolutionnaires procèdent au moins de deux postures radicalement différentes à l'égard du fait révolutionnaire : l'*espérance* et la *condamnation*. C'est de la première dont relève le cas de la rumeur Romme-Goujon dont on soulignera, à la suite d'Alessandro Galante-Garonne, qu'elle ne surgit pas n'importe quand (un an tout juste après la mort des deux montagnards), ni n'importe où (à Paris), mais dans le cadre précis du soulèvement babouviste, de l'inquiétude et de l'agitation fiévreuse des patriotes que celui-ci alimenta dans la capitale. De fait, les partisans des Égaux, qui n'hésitaient pas à déclarer qu'ils étaient « guidés par de bonnes têtes » et qu'il y avait, parmi eux, des « individus qu'on serait étonné de revoir », furent les premiers à ramener Romme et Goujon d'entre les morts<sup>34</sup>. Par-delà l'invisibilité de leur mort et l'assimilation de leur personne au fait révolutionnaire, le mystère du retour à la vie de ces deux individus s'éclaircit ainsi davantage encore : la résurrection ne frappa pas au hasard mais atteignit deux révolutionnaires déjà très présents dans la réflexion comme dans la propagande des Égaux<sup>35</sup>. Mise en circulation, intentionnellement ou non, dans les cercles babouvistes, la rumeur du retour de Romme et de Goujon pouvait dès lors fonctionner comme un principe d'action et de mobilisation, renforçant l'implication et la confiance des militants dans l'insurrection à venir. À partir de là, Romme et Goujon devinrent les porte-étendards d'un combat à reprendre, et pas seulement, sur la durée, celui du babouisme, car la rumeur de leur retour ne disparut pas en 1796 mais revint au contraire de proche en proche, à des moments jamais indifférents, ceux des reprises d'engagements qui accompagnèrent les sursauts néo-jacobins et les crises du Directoire : Romme serait sur le retour, ou aurait été vu, en Fructidor an V, dans son costume de représentant du peuple, au sommet d'une barricade ; le revoilà encore au 30 prairial an VII ; il aurait de nouveau été aperçu, en brumaire an VIII, essayant de soulever les faubourgs parisiens et de marcher sur Saint-Cloud pour sauver la République du coup d'État de Bonaparte<sup>36</sup>. Romme et Goujon étaient en somme devenus les fantômes populaires d'une gauche révolutionnaire en quête d'incarnations exemplaires pour reprendre la lutte<sup>37</sup>. L'auteur de la notice « Romme » de la *Biographie des contemporains*, en 1804, ne se trompe d'ailleurs pas sur la portée politique, et non d'abord sentimentale ou nostalgique, de la rumeur de la

---

<sup>34</sup> Cité par Alessandro Galante Garrone, *op. cit.*, p. 402-406.

<sup>35</sup> Babeuf rend par exemple hommage aux martyrs de prairial, un an après leur suicide, dans le *Journal des hommes libres*. Cité par Pierre Serna, *Antonelle, aristocrate révolutionnaire (1747-1817)*, Paris, Éd. du Félin, 1997, p. 321. Babeuf les invoque encore lors de son procès, ainsi que l'affirme Philippe Buonarroti, *La Conspiration pour l'Égalité, dite de Babeuf*, Paris, Éd. sociales, 1957, t. 2, p. 29. On sait de même l'importance qu'ils eurent pour un « leader babouviste méconnu » comme Charles Germain : Maurice Dommanget, *Sur Babeuf et la Conjuration des Égaux*, Paris, François Maspéro, 1970, p. 307.

<sup>36</sup> Jules Claretie, *Les derniers montagnards*, Paris, Librairie Polo, 1874 (rééd.), p. 227-228.

<sup>37</sup> Exemplaires, tels apparaissent bien Romme et Goujon au sein des milieux républicains. Voir Philippe Boudin, « Romme dans l'historiographie de la Révolution française », in Anne-Marie Bourdin, Philippe Bourdin, Jean Ehrard, Hélène Rol-Tanguy et Alexandre Tchoudinov (dir.), *Gilbert Romme. Correspondance, 1774-1776*, vol. 1, t. 1, Clermont-Fd, PUBP, 2006, p. 9-10.

survie de ces deux montagnards, lorsqu'il écrit que le « crédit qu'a trouvé en France » ce récit « prouve quel intérêt leur parti y prenait »<sup>38</sup>. Et pour les auteurs de ce dictionnaire, peu suspects de républicanisme, il y a sans doute là quelque danger à combattre, comme l'atteste la version qu'ils offrent du bruit de la survie de Romme et de Goujon, dont toute charge subversive a été désamorcée. Ainsi peuvent-ils affirmer que si « Romme, dit-on, a été rendu à la vie », ses « facultés intellectuelles », en revanche, c'est-à-dire cela même qui fit sa réputation d'homme des Lumières et de révolutionnaire, seraient « restées éteintes ». Transporté en Russie, il y aurait ensuite survécu « ignoré et inconnu à tout le monde », aucune volonté de retour n'étant cette fois évoquée. Goujon, quant à lui, ajoutent-ils encore, ne serait resté parmi les vivants que pour mieux les quitter définitivement, puisqu'il serait mort quelques instants seulement après son retour à la vie, ou six semaines plus tard, tant il avait perdu de sang dans sa geôle<sup>39</sup>.

À l'aune de ces retours successifs de Romme et de Goujon, on mesure aussi une autre dimension essentielle de plusieurs de ces bruits qui trahissent une forme d'attente révolutionnaire : ils survinrent dans des moments particulièrement favorables à la circulation des rumeurs, c'est-à-dire les instants de fermentation où l'incertitude se mêlait à une extrême attention collective à l'égard du politique, à la défiance vis-à-vis des autorités et/ou au sentiment de proximité du danger (en particulier, dans le cas de Romme-Goujon, de danger pour la République)<sup>40</sup>. Il en va de même pour l'annonce du décès du fils Monestier, qui survient dans le contexte si particulier de l'été 1793, durant lequel les événements se succèdent les uns aux autres, avec une rapidité inouïe, tandis que s'impose l'horizon d'attente de la levée en masse : sa mort, qu'on croit apprendre à la mi-août, est aussitôt saisie par la société populaire de Clermont-Ferrand, afin de faire du jeune homme un héros populaire et de son destin tragique un mythe mobilisateur capable de stimuler, par l'indignation, les énergies patriotiques locales<sup>41</sup>. Songeons encore, sans qu'il faille y voir de réel paradoxe, à l'annonce de la survie de Bonaparte. Sa flambée, en 1822-1823, sur fond d'expédition française en Espagne (qui raviva elle-même les souvenirs de la Révolution<sup>42</sup>), est à l'origine d'une des « crises rumorales » majeure du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. Ce terreau fut favorable à l'expression d'un bonapartisme populaire (dont la forme la plus élémentaire est le cri « Vive l'Empereur ! »). Mais l'annonce de la survie et du retour de Napoléon fut aussi, parfois, l'occasion d'entendre des mots d'ordre plus étroitement liés à la Révolution. Les « Vive l'Empereur ! » relevés par la police sont en effet, ici ou là, complétés par des cris ramenant à la surface l'avant 1799, et parfois même l'année 1793, dans une éloquente expression de syncrétisme entre imaginaires bonapartiste et républicain (le premier, on le sait, absorbant à bien des égards, et durablement, le second)<sup>44</sup> : « À bas le roi, les prêtres, les calotins, les nobles, les émigrés, les riches ! »

---

<sup>38</sup> Cité par Jules Claretie, *op. cit.*, p. 227-228.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> François Ploux, « La ville des “libelles parlés”. Rumeurs et bruits publics à Paris sous la Première Restauration », in Philippe Bourdin et Stéphane Le Bras (dir.), *Les fausses nouvelles*, Clermont-Fd, PUBP, 2018, p. 85-86. *Id.*, *De bouche à oreille... op. cit.*, p. 122.

<sup>41</sup> Philippe Bourdin, *op. cit.*, p. 382.

<sup>42</sup> Kôbô Seigan, « L'influence de la mémoire de la Révolution française et de l'Empire napoléonien dans l'opinion publique française face à la guerre d'Espagne de 1823 », in *AHRF*, 2004, vol. 335, p. 159-181.

<sup>43</sup> François Ploux, *op. cit.*, p. 178-182.

<sup>44</sup> Alan B. Spitzer, *art. cit.*, p. 345-369.



clame-t-on ici, tandis que d'aucuns lancent ailleurs des « Réveillons-nous Français sans-culotte ! »<sup>45</sup> En mode mineur, la rumeur d'un retour de Barbeau-Dubarran dans le Gers, lui l'incarnation départementale de la Révolution ralliée aux Cents Jours, fixe sans doute pour partie le même genre d'imaginaire populaire.

Quelle que soit leur portée réelle et leur durée (souvent très éphémère), ces rumeurs qui surgissent après 1815, au temps des monarchies constitutionnelles, laissent donc poindre ici ou là, de manière discontinue dans le temps comme dans l'espace, sinon une attente révolutionnaire constante, du moins un souvenir diffus, articulé à quelques figures fortes, locales ou nationales<sup>46</sup>. En ces temps où les vieux révolutionnaires sont encore les incarnations les plus sensibles de l'idée et du principe républicain<sup>47</sup>, l'attention collective portée à leur vie ou à leur mort que révèlent les cas d'erreur sur l'une ou l'autre, suggèrent en effet, de loin en loin, la présence, incontrôlable pour les autorités, d'une mémoire toujours là de la Révolution<sup>48</sup>. Éloquente est sans doute, à cet égard, l'annonce de la mort de Lakanal, en mars 1836, dans le contexte du raidissement conservateur de la monarchie de Juillet. On ne s'étonnera pas que ce soit le journal *Le Constitutionnel* qui relaie le premier la nouvelle, le 22 mars, lui dont les colonnes mêlent obédiences libérales et bonapartistes. L'information, quoique d'apparence brève et formelle, participe de l'affrontement de ceux qui éprouvent quelques sympathies pour la Révolution et ceux qui la rejettent plus ou moins complètement. Car c'est bien le souvenir du passé révolutionnaire qu'appelle le journal de Thiers, lorsqu'il annonce le décès du régicide en réduisant ce dernier à son statut d'ancien conventionnel qui le contraignit à l'exil. À l'heure où le deuil et les hommages rendus aux défunts sont plus que jamais instrumentalisés à des fins politiques, pour légitimer les différentes causes qui s'affrontent dans l'arène publique<sup>49</sup>, les obsèques des anciens révolutionnaires alimentent de fait volontiers, comme ce fut le cas pour Grégoire, en 1831, des discours de réhabilitation de la Convention et de célébration de la souveraineté populaire<sup>50</sup>. Cela permet de comprendre pourquoi, aussi, c'est la presse la plus royaliste qui s'emploiera, de manière inattendue<sup>51</sup>, à rétablir la vérité (Lakanal est vivant), pour mieux la dépolitiser totalement. On doit, de fait, à *La Quotidienne* du 28 mai 1836 et à sa rubrique « revue scientifique », le retour à la vie de

---

<sup>45</sup> Ces cris séditieux reviennent régulièrement dans les rapports des procureurs attendus par le Garde des Sceaux, en 1822-1823 : AN, BB/30/193-236.

<sup>46</sup> On sait que le souvenir de la Révolution circula par de nombreux autres moyens encore, comme les symboles et les chants. Philippe Darriulat, *La muse du peuple. Chansons politiques et sociales en France, 1815-1871*, Rennes, PUR, 2011, p. 95-96. Sheryl Kroen, « La République, oui ; mais qu'en est-il de la démocratie ? », in *Le Mouvement Social*, 2004-4, vol. 209, p. 91-103.

<sup>47</sup> Sergio Luzzatto, *Mémoire de la Terreur. Vieux montagnards et jeunes républicains au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, PUL, 1991.

<sup>48</sup> En cela, ces erreurs sur la vie et la mort des révolutionnaires relèvent de la « transmission souterraine » et des « hybridations » de la mémoire révolutionnaire qui caractérisent les années 1814-1830. Emmanuel Fureix, « Une transmission discontinue. Présence sensibles de la Révolution française, de la Restauration aux années 1830 », in Sophie Wahnich, *Histoire d'un trésor perdu. Transmettre la Révolution française*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2013, p. 163-177.

<sup>49</sup> Emmanuel Fureix, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, Seyssel, Champ Vallon, 2009.

<sup>50</sup> *Id.*, « La construction rituelle de la souveraineté populaire : deuils protestataires (Paris, 1815-1840) », *Revue d'Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 2011, vol. 42, p. 21-39.

<sup>51</sup> Bettina Frederking, « Qu'est-ce qu'un "Conventionnel (régicide)" ? La construction d'une catégorie dans la presse catholique sous la Restauration », in François Antoine, Michel Biard, Philippe Bourdin, Hervé Leuwers et Côme Simien (dir.), *Déportations... op. cit.*, p. 17-28

l'ancien député, dont on apprend qu'il emploie ses vieux jours à d'innocentes et paisibles expériences agronomiques. Sans doute s'agissait-il ainsi, en réfutant son décès, de couper court aux célébrations que la mort d'une figure somme toute consensuelle des années 1790 n'aurait pas manqué de faire naître.

### ***Le paradoxe de l'expiation : ramener à la vie pour combattre la Révolution***

À l'opposée des formes d'attente révolutionnaire qu'expriment, à l'occasion, les rumeurs erronées de mort ou de survie des révolutionnaires, ces dernières procèdent aussi parfois, on l'aura déjà compris, d'une forme de condamnation de la Révolution. Cette seconde dimension est surtout sensible au moment de la Restauration et procède directement des discours d'expiation sur lesquels repose le nouveau régime<sup>52</sup>. Ici plus qu'ailleurs, la politique d'oubli du passé révolutionnaire révèle alors toute son ambiguïté, en ce qu'elle ramène paradoxalement à la vie la période qu'elle voulait exorciser. Traduction directe de cette tension entre « amnésie » et « hypermnésie » à l'égard de la Révolution sur laquelle repose la Restauration<sup>53</sup>, la loi d'amnistie de janvier 1816, qui exile hors du royaume les régicides ralliés aux Cents Jours, ouvre ainsi, l'espace de quelques semaines, un moment de flottement autour de la vie et la mort des anciens révolutionnaires<sup>54</sup>. Car la loi, pour être appliquée, exige le déploiement d'une vaste enquête administrative afin d'obtenir des renseignements sur les anciens conventionnels (localisation, situation, influence, attitude lors du « vol de l'Aigle »...) <sup>55</sup>. Sur le terrain, où les nouveaux préfets viennent tout juste d'être installés ou réinstallés après Waterloo et sont encore, pour certains, peu familiers de leur territoire d'exercice<sup>56</sup>, on a cependant parfois perdu de vue les révolutionnaires en question. Par défaut, et lorsque ceux-ci évoluent au milieu d'une certaine obscurité de destin, les préfets les supposeront volontiers morts, dans un premier temps du moins. De même oubliera-t-on parfois d'évoquer ceux des régicides décédés depuis longtemps et dont on suppose, à tort, la mort connue à Paris. Mais à Paris, justement, le ministère présumera quant à lui que ces révolutionnaires dont on ne lui dit rien sont encore en vie, quand bien même certains se sont parfois éteints depuis plus de vingt ans<sup>57</sup> ! On exige quoi qu'il en soit des préfets plus ample enquête jusqu'à clarification de la situation<sup>58</sup>. Démêler ces affaires n'est cependant pas simple,

---

<sup>52</sup> Emmanuel Fureix, *La France des larmes*, *op. cit.*

<sup>53</sup> *Id.* « Une transmission... », *art. cit.*, p. 153-163.

<sup>54</sup> Sur cette loi, Raymond Huard, « Les conventionnels "régicides" après 1815 : aperçu historiographique et données historiques », in Roger Bourderon (dir.), *Saint-Denis ou le jugement dernier des rois*, Saint-Denis, Éd. PSD, 1993, p. 283-300. – Emmanuel Fureix, « Regards sur le(s) régicide(s), 1814-1830 », in *Siècles*, 2006, vol. 23, p. 31-45.

<sup>55</sup> Côte Simien, « La Convention interminable : les régicides au tribunal du passé (1815-1830) », in *AHRF*, 2015-3, vol. 381, p. 189-211.

<sup>56</sup> Nicholas Richardson, *The French prefectural corps : 1814-1830*, Cambridge, Cambridge University Press, 1966.

<sup>57</sup> C'est le cas de Dartigoeyte, pour les Landes, dont Decazes s'étonne que le préfet ne lui dise rien. Celui-ci lui répondra, avec étonnement, qu'il supposait le ministre au fait de son décès survenu, selon lui, « depuis plus de 15 ans »... lors même que Dartigoeyte n'est en fait mort que quatre ans plus tôt ! AN F<sup>7</sup>6709, Dossier 4, Landes, Lettres du ministre et du préfet, mars 1816.

<sup>58</sup> On mesure l'ampleur des tâtonnements de ces premières enquêtes politiques. Pierre Karila-Cohen, *L'État des esprits. L'invention de l'enquête politique en France, 1814-1848*, Rennes, PUR, 2008.

à plus forte raison lorsque s'y mêle des changements lointains de résidence, tel qu'il en va de Chaumont, supposé mort en Ille-et-Vilaine depuis dix ou douze ans (on hésite jusque sur ce point), et qu'on retrouvera finalement bien vivant, dans un village de la vallée de Montmorency, en Seine-et-Oise<sup>59</sup>. L'homonymie est, elle aussi, source de quelques complications. Deux révolutionnaires nommés Romme-Robert vivaient par exemple naguère dans les Ardennes. Or, l'un d'eux, qu'on supposait en vie, est en fait mort depuis douze ans. L'autre, qu'on disait mort en suivant sa notice dans la *Biographie des députés de la Convention*, se révéla être, information prise, toujours vivant<sup>60</sup>. Dans le cas de ce Romme-Robert là, c'est bien l'investigation inquiète du printemps 1816 qui, remuant le passé et les souvenirs révolutionnaires, le sortit d'une mort où l'avait plongé l'indifférence antérieure de la surveillance administrative et policière. Une douzaine d'anciens conventionnels furent ainsi concernés par ces incertitudes qui les firent passer de mort à vivant, ou vice versa, entre janvier et avril 1816.

Dans un tout autre registre, fictionnel celui-là, la condamnation est particulièrement sensible chez Ménégaux, lorsqu'il ramène Rossignol à la vie, dans son *Robinson du faubourg Saint-Antoine*. Échappé d'Anjouan, l'ancien général hébertiste aurait échoué, après une terrible tempête, sur une île déserte et féconde, à portée de vue des rivages occidentaux de l'Afrique australe. Aussitôt, Rossignol l'aurait rebaptisé « île de la Liberté » et y aurait bâti, avec les quelques rescapés qui l'accompagnaient, le « port de la Fraternité ». Un jour, la petite troupe aurait rejoint, sur le continent, le royaume du Monomotapa, dirigé par le bon roi Jean-Baptiste Okonor, dont Rossignol et ses compagnons seraient devenus les conseillers et les ministres. Ce prince, nous dit l'histoire, régnait sur des terres fertiles et riches, peuplées d'individus restés à l'écart de toute civilisation. Sous la direction de Rossignol, le Monomotapa aurait subi des changements radicaux, tant dans les symboles (adoption du calendrier républicain, du drapeau tricolore), que dans la langue (le français serait devenu langue officielle), l'économie (avec le développement de l'industrie et du commerce), l'architecture, la religion (le catholicisme aurait été introduit, malgré les réticences de l'ancien général de la Révolution), et l'État (Rossignol aurait rédigé et fait adopter une Constitution, de même qu'il aurait fait abolir l'esclavage et la traite négrière). En 1812, Rossignol serait devenu le seul maître, en qualité de « dictateur », de ce royaume qu'il aurait alors transformé en « République de la Nouvelle France », découpée par ses soins en départements (Seine, Rhône...).

Le livre débutait par une préface faisant dire au narrateur : « Je n'invite pas les royalistes à visiter l'étrange République décrite dans ces souvenirs mais j'engage au contraire les mécontents et tous les Jacobins d'Europe » à s'y rendre<sup>61</sup>. Par là, c'est bien la question du régime républicain que l'auteur entendait placer au centre de son roman. Or, loin que d'en faire l'apologie, cet ouvrage est au contraire une charge violente contre lui et ses partisans. Rossignol, seul républicain déclaré du roman, est un homme ridicule, décrit en tartuffe, un peu simplet et un peu fou. Son républicanisme n'est que mobilisation de symboles et de mots

---

<sup>59</sup> AN F76709, Dossier Ille-et-Vilaine et Seine-et-Oise, Tableaux des régicides, février-mars 1816.

<sup>60</sup> AN F76709, Dossier 1, Ardennes, Lettres du préfet du ministre de la Police générale, mars 1816.

<sup>61</sup> *Le Robinson du faubourg... op. cit.*, vol. 1, préface.

d'ordre sans substance, creux à force de se briser sur sa pratique tyrannique du pouvoir. Ainsi ponctue-t-il ses phrases de « et ça ira ! », ainsi chante-t-il *Carmagnole et Marseillaise*, ainsi veut-il faire de sa République un asile pour tous les hommes qu'on persécute dans le monde, ainsi rédige-t-il même chaque mois un journal qu'il nomme le *Journal des Hommes libres*<sup>62</sup>. Pourtant, dans les faits, il est manipulateur, cruel, violent, emporté, ambitieux à l'excès, il se veut le chef absolu de toute chose, pratique une justice arbitraire, fait construire une prison d'État (le comble pour l'un des plus illustres hommes du 14 Juillet !) et menace de déportation quiconque s'oppose à lui, si bien que le narrateur peut tour à tour qualifier l'ancien général de « petit Cromwell », de « majesté despotique », de « jacobin portant couronne », de « Napoléon sans-culotte », d'« usurpateur », dans un roman qui atteint autant la mémoire révolutionnaire que la mémoire impériale, la figure de Bonaparte que celle de Rossignol.

Présentée sous ce jour, la République est l'espoir des sots, une insupportable utopie reposant sur la mobilisation de grands idéaux, méthodiquement trahis par ses partisans, esprits exaltés et dérangés. À l'opposé de ce régime d'oppression, toutes les figures positives de l'histoire sont royalistes et amies sincères de la foi catholique. Et l'on comprend donc que ce long roman, publié en 1817, visait à établir la légitimité de la Restauration par la condamnation intraitable et sans nuance du bloc Révolution-Consulat-Empire. Or, la compréhension de ce combat outré contre les fantômes du passé ne saurait faire l'économie d'un détour par le parcours de l'auteur. Car Ménégaux est le modèle-type de la girouette littéraire, ayant, pendant plus de vingt ans, proposé sa plume aux puissants du moment<sup>63</sup>. Avant Louis XVIII, l'homme de lettres avait ainsi déjà écrit à la gloire des Montagnards (*Hymne révolutionnaire à la Montagne*, 1794), puis participé activement à la construction de la légende bonapartiste et impériale, en rédigeant d'abord des odes pour le premier Consul, puis des hymnes pour l'Empereur, avec l'espoir non dissimulé d'obtenir de ce dernier postes et pensions. En 1806, son vœu se concrétisa enfin lorsque le régime napoléonien ordonna l'impression de sa *Napoléide*, un long poème qui connut ensuite un véritable succès de librairie. L'année suivante, les autorités invitèrent même Ménégaux à venir discuter au ministère de l'Intérieur du genre d'emploi qu'il pourrait occuper, pour service rendu à l'Empereur<sup>64</sup>. Malgré cela, chacune des préfaces des ouvrages qu'il rédigea durant les années impériales furent pour lui l'occasion d'insister sur la difficile condition des « littérateurs », indice d'une sensibilité récurrente de l'auteur à la question, très concrète, de ses propres moyens d'existence. On comprend dès lors sans peine l'ampleur du problème que lui pose la Restauration. Et l'on ne sera pas surpris, non plus, que l'année même où paraît le *Robinson du faubourg Saint-Antoine*, Ménégaux formule une nouvelle demande de pension, à la monarchie restaurée cette fois.

---

<sup>62</sup> La référence n'est pas innocente : le *Journal des hommes libres de tous les pays* fut un périodique révolutionnaire d'inspiration montagnarde, à partir de novembre 1792.

<sup>63</sup> Voir les plus amples informations rassemblées sur Ménégaux par Jean-Luc Chappey, « Nouveaux regards sur les « girouettes ». Écritures et stratégies intellectuelles en Révolution », in Dinah Ribard et Nicolas Schapira (dir.), *On ne peut pas tout réduire à des stratégies*, Paris, PUF, 2013, p. 43-70. Nous remercions également Jérémy Decot pour les informations qu'il nous a fournies sur Ménégaux.

<sup>64</sup> AN F<sup>17</sup>1021<sup>B</sup>, Lettre du Secrétaire général du ministère de l'Intérieur à Ménégaux 12 février 1807.

Pourquoi, cependant, avoir choisi la figure, somme toute secondaire, de Rossignol pour manifester ses toutes nouvelles opinions royalistes ? Pour un faisceau de raisons, sans doute. Comme lui, Rossignol était un homme des faubourgs, où il semble avoir conservé une certaine popularité, après 1815, comme image même de l'engagement des humbles dans les affaires de la cité<sup>65</sup>. En outre, Rossignol est mort au loin, et nul ne sait sans doute vraiment, à Paris, ce qu'il est advenu de lui à l'autre bout du monde. On ne saurait par ailleurs écarter l'hypothèse de la circulation bien réelle, dans la capitale, d'une rumeur évoquant la survie de l'ancien général sans-culotte, dont Ménégault se serait alors servi comme d'un appui efficace pour célébrer la royauté. Enfin, il paraît difficile d'oublier que Ménégault fut, à l'acmé de la Révolution, soldat dans un régiment stationné à Nantes, peut-être avec le grade d'officier d'artillerie. C'est de là, du reste, à Nantes, qu'il avait fait paraître son *Hymne à la Montagne*, en plein contexte de répression du soulèvement vendéen. En 1817, pour l'écrivain qu'il est devenu et qui éprouve le besoin d'obtenir des subsides du pouvoir, il y avait sans doute quelque urgence à se dédouaner de l'action militaire menée naguère par la République contre les royalistes de l'intérieur, en attribuant tout de la lutte menée dans l'Ouest aux ordres d'un chef incontrôlable, sans morale ni merci, Rossignol. En vain, cependant, puisque Ménégault n'obtint ni la place ni l'argent qu'il espérait des rois restaurés. Il dut même, dans les années suivantes, abandonner le monde des lettres pour vivre, plus modestement, du commerce de l'épicerie<sup>66</sup>.

---

<sup>65</sup> En 1806, Ménégault réside rue du Faubourg Saint-Denis. AN F<sup>17</sup>1021<sup>B</sup>, Lettre de Ménégault au ministre de l'Intérieur, 18 mars 1806.

<sup>66</sup> *Biographie des hommes vivants*, Paris, Michaud, 1818, p. 401.